

**Arnaud Mercier**

*Laboratoire Communication et Politique, CNRS, Paris/Université de Nice*

## **QUAND LE BOUFFON FRANCHIT LE RUBICON : LA CANDIDATURE COLUCHE À LA PRÉSIDENTIELLE DE 1981**

Lorsque Coluche annonce son intention de se présenter à l'élection présidentielle de 1981, il franchit le Rubicon. Nul doute que dans ce cas, il soit allé trop loin aux yeux de la classe politique. Il a outrepassé les fonctions de bouffon telles qu'elles sont tolérées par les gouvernants. Le bouffon est alors sorti du champ de la dérision, où le risque pour le politique est faible, pour entrer dans l'espace de la compétition politique, qui remet directement en cause le pouvoir et la légitimité de ceux qui le détiennent. D'autant que Coluche s'est présenté aux élections « pour foutre la merde » comme il le disait, poussant ainsi à l'extrême la désacralisation. En s'alignant avec les autres hommes politiques, il s'est mis à leur niveau et induisait l'idée que les hommes politiques étaient des bouffons. C'est l'inversion totale. Plutôt que d'être l'image inversée du prince, le reflet dans le miroir, le fol devient en fait un acteur comme les autres, avec les mêmes caractéristiques que les politiciens. Dans son billet d'humeur périodique que lui réserva *Libération* au début de sa campagne, Coluche insistait souvent sur ce point. Citons trois exemples parmi d'autres : « Je ferais remarquer aimablement aux hommes politiques qui me prennent pour un rigolo que ce n'est pas moi qui ai commencé » (17/11/1980). « Finalement, si je comprends bien, tout le monde a le droit de vous faire rire sauf moi » (24/11/1980). « J'arrêterai de faire de la politique lorsque Marchais arrêtera de faire rire » (04/11/1980).

Dans cette opération (à but largement commercial à l'origine) Coluche réunira sur son nom, des mécontents de tous bords. Mais au lieu d'en rester au stade de la grosse farce, il va leur proposer une vraie mobilisation de façon à ce que le pouvoir prenne en compte leurs revendications. Il ne se contente donc plus de désacraliser, il déstabilise en entrant dans le principe d'action. Son appel solennel paru dans *Charlie hebdo* annonçant sa candidature, témoigne de son

intention de rassembler tous ceux qui s'estiment mal représentés ou négligés par les pouvoirs en place : « J'appelle les fainéants, les crasseux, les drogués, les alcooliques, les pédés, les femmes, les parasites, les jeunes, les vieux, les artistes, les taulards, les gouines, les apprentis, les Noirs, les piétons, les Arabes, les Français, les chevelus, les fous, les travestis, les anciens communistes, les abstentionnistes convaincus, tous ceux qui ne comptent pas pour les hommes politiques à voter pour moi, à s'inscrire dans leur mairie et à colporter la nouvelle. Tous ensemble pour leur foutre au cul avec Coluche ! » Il ne s'agit plus alors de désacralisation, mais d'agression, d'attaque frontale, de déstabilisation, avec pour seul objectif une dépréciation totale du pouvoir. Coluche veut imposer l'idée selon laquelle, le spectacle électoral n'est en soi et par nature, qu'une vaste comédie où le public est traité avec mépris, en spectateur passif. Une pareille transgression de la dérision bouffonne, qui s'autorise à descendre directement dans l'arène politique, qui porte la contestation dans les lieux mêmes de la compétition pour le pouvoir, ne pouvait que susciter de vives réactions d'exclusion, comme nous le verrons.

### « Foutre la merde »

Coluche, face au dégoût que ce jeu politique lui inspire et qu'il pense partagé par bon nombre de Français, veut donner une leçon à la classe politique « en lui foutant les jetons ». Il l'énonçait dans un entretien à *Libération* le 26 novembre 1980. À la question : « roulez-vous vraiment pour Mitterrand ? » (titre du *Quotidien de Paris* deux jours avant) Coluche répond : « Je suis prêt à rouler pour Giscard, pour Marchais, pour Debré. Je ne roule avec personne, parce qu'ils sont tous en panne. Je roule surtout pour les abstentionnistes et les mécontents. Les hommes politiques je les emmerde. »

Et pour cela le registre de la dérision qu'il mobilisa le plus fut celui de l'analité. C'est un moyen ancestral de satisfaire le désir de désacralisation du pouvoir. Il s'agit de rabaisser les détenteurs du pouvoir en les ramenant à leur statut d'homme le plus ordinaire. Par delà les mises en scène du pouvoir, il rappelle la réalité dans sa trivialité, montrant que même les gouvernants n'y échappent pas. « Le fou du roi ramène l'homme à la matérialité corporelle que goment les fastes royaux et les paillettes, à l'exigence des tripes, à la réalité des excréments. »<sup>1</sup> La dérision liée à l'analité s'apparente à l'injure, à une volonté d'agression. « Mais d'une volonté de puissance inefficace et insatisfaite, qui n'est qu'un désir de puissance frustré et, en fait, une impuissance. Expression d'une insécurité, d'une angoisse, d'un sentiment d'infériorité, plus ou moins latent et que l'acte verbal essaie de cacher et de compenser en se substituant à l'agression physique. »<sup>2</sup> Ceci explique qu'on retrouve durant toute la campagne de Coluche des allusions scatologiques et sexuelles.

Dans ses supports de campagne qu'étaient devenus les journaux satiriques *Charlie hebdo* et *Hara Kiri*, il se présentait comme le candidat « Bleu, blanc, merde », en costume et haut de

forme, mais culotte baissée, assis sur les toilettes. Faisant une pseudo grève de la faim pour protester contre la censure dont il était victime, interdit qu'il était d'antenne, *Charlie hebdo* annonce en *Une* : « Le candidat de la merde ne chie plus ». De nombreux dessins vont mobiliser ce registre. On voit Coluche uriner et son jet faire le tour du cadre pour arriver dans son dos, avec pour slogan dérisoire : « je vote pisse au cul ». Ou encore, Coluche représenté par un dessin d'enfant, avec pour slogan « Voterz, caca, boudin », le « r » étant ostensiblement barré d'une croix pour montrer la faute d'orthographe. Le 5 janvier 1981, dans sa chronique de *Libération*, il donne ce conseil aux électeurs : « Si vous ne faites pas aujourd'hui ce que vous avez dans la tête, demain vous l'aurez dans le cul. » Et faut-il rappeler qu'il a terminé son meeting d'adieu à la campagne, nu, avec une plume enfoncée dans les fesses ? Une telle orientation était évidemment pain béni pour ses détracteurs. Jacques Faizant a ainsi pu dans le *Figaro* du 25 novembre 1980 croquer Coluche en train de sortir des toilettes en déroulant un rouleau de papier hygiénique qu'il est fier de montrer à Marianne avec ses mots : « Demandez le programme ! » (voir tous ces dessins page suivante).

Mais un tel phénomène pour outrancier qu'il soit n'est pas nouveau. Tous les bouffons du Moyen Âge, et la plupart des pamphléaires de l'Ancien Régime utilisaient allègrement la scatologie comme élément du burlesque, l'argument était alors même beaucoup plus répandu. Ainsi l'exemple du poète parisien Piron, qui écrivait en 1744, au moment de la convalescence de Louis XV à Metz, un poème satirique intitulé *l'Étron royal*<sup>5</sup>.

*Que vois-je ! ô ciel ! C'est un étron !  
Que la matière en est louable !  
Il est gros comme un saucisson  
Et garnirait bien une table.  
C'est l'œuvre du plus grand des rois,  
L'odeur, le goût sentent le trône ;  
Et jamais un anus bourgeois  
N'en eût accouché sans matrone.  
(a) Dumoulin était le médecin du roi*

*Instrument de notre bonheur,  
Étron, délice de la France,  
Je te croquerais de bon cœur,  
Si je t'avais en ma puissance.  
Mais je vois Dumoulin (a) présent  
Te regarder d'un œil d'envie  
Ciel ! l porte sur toi la dent,  
En dépit de La Peyronie (b)  
(b) La Peyronie était son chirurgien.*

Encore aujourd'hui, on retrouve cette dérision scatophile. Au *Bébête Show* par exemple, dans les multiples interventions de Black Jack (alias Jacques Chirac) où, outre les calembours les plus douteux, son discours est systématiquement émaillé de divers « prout de mammoth ! », « crottes de caniche », « prout, crac, crac »<sup>4</sup>... Et Pierre Desproges, à l'instar de Coluche, a poussé loin l'injure de dévalorisation, dans son attaque contre les commentateurs de football et les animateurs de radio libre en affirmant que leur « quotient intellectuel n'atteint que rarement le chiffre de la température anale ». Et cette orientation s'inscrit dans une tendance générale de l'esprit qui montre une prédilection pour la critique des gens de pouvoir. La dérision donne la possibilité de s'insurger contre l'autorité, de rire de tous les pères, comme un enfant pervers, tout

UNE CAMPAGNE PLACÉE SOUS LE SIGNE DE LA SCATOLOGIE



Qu'on s'en félicite...  
(Dessins parus dans *Charlie hebdo*, durant l'automne 1980)



ou qu'on s'en désole !  
(Dessin paru dans le *Figaro* du 25 novembre 1980)  
(reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur)

en faisant l'économie de l'angoisse de castration. A. Ziv et J. M. Diem citent une expérience réalisée par J. R. Cantor sur ce sujet : « l'analyse des résultats a montré que les caricatures dans lesquelles la victime était une personne détenant un pouvoir étaient considérées significativement comme plus "drôles" que les autres. La conclusion serait que nous avons davantage besoin de nous sentir supérieurs face à celui qui détient un "pouvoir" sur nous, ou encore : c'est la souffrance des plus forts qui nous fait davantage rire »<sup>5</sup>. Et ramener la politique au niveau de la sexualité et de l'analité est sans doute à ce titre ce qui procure la satisfaction la plus grande chez ceux qui en rient.

## **Un succès populaire qui a fait peur**

Des comités coluchiens se sont créés un peu partout dans le pays, en rassemblant des gens d'horizon divers (anarchistes, écolos, poujadistes... Le président d'un syndicat de petits commerçants, Gérard Nicoud, dira « je préfère voter pour une salopette que pour un salopard »). Une partie des électeurs de gauche se disent aussi séduits par cette candidature. *Le Nouvel Observateur* le révèle en consacrant sa *Une* du 17 novembre 1980 à « La France de Coluche ». Selon un test téléphonique réalisé auprès de 500 lecteurs du magazine à Paris et en région parisienne, 27 % de ceux-ci se disent prêts à voter Coluche au premier tour. La rédaction entend bien canaliser ce flot, qui nuit à la candidature de F. Mitterrand. Jean Daniel se veut certes compréhensif : « dans sa candidature, faite de dérision contestatrice, ils sont nombreux à avoir vu le signe éloquent de l'impatience devant le creux, la béance, le vide, le néant ». Et il poursuit : « À vrai dire, quand on analyse les causes, on se demande comment ce phénomène n'est pas arrivé plus tôt et avec quelqu'un de plus dangereux qu'un amuseur. » Mais il n'encourage pas ce mouvement, puisqu'il conclut : « il est permis de refuser le choix entre les impuissants et les bouffons ». Il renvoie dos à dos la candidature Coluche et l'indignation des hommes politiques : « La stupéfiante cécité intellectuelle avec laquelle toute une société politique vient d'accueillir le phénomène Coluche est, sans nul doute, aussi grave que le phénomène lui-même. »

De telles invectives contre le système politique et la perspective d'un vote important en faveur de Coluche ont naturellement déclenché une tempête de condamnations provenant de tous les horizons politiques et notamment dans l'entourage des candidats. D'un bout à l'autre de l'échiquier politique, il n'y eut rien d'autre, en fait de critiques, que l'expression du mépris et de la condamnation indignée (Cf. *infra* Derville pour des rhétoriques similaires contre le *Bébête Show*). Tous les ténors des partis ont été solidaires dans l'indignation. Tous se sont drapés dans la vertu la plus suffisante, pour rejeter « une farce grossière et pitoyable », « un nouvel avatar du poujadisme »... à l'exception de F. Mitterrand qui est resté très prudent dans la condamnation et qui a chargé son proche conseiller Jacques Attali de l'approcher pour essayer de le convaincre que le PS prenait en charge une partie de son « programme » et qu'il nuisait en fait à ses propres

intérêts en maintenant sa candidature. Mais à gauche, la dénonciation est quand même très présente. Guy Bedos, reconnaît que si la candidature est un « gag formidable », « la fête est triste dans cette histoire. On nous dit puisque de toute façon tout est pourri, alors célébrons la pourriture. Moi je n'ai pas envie de participer à cette fête là »<sup>6</sup>. Jean Poperen est indigné : « Des gens se sont battus longtemps pour acquérir des institutions démocratiques. Je suis écœuré de les voir galvaudées. Coluche ? C'est bon pour Giscard, c'est bon pour les adversaires de la démocratie. Moi aussi, j'aime bien rire, mais la lutte politique n'est pas une plaisanterie. C'est la vie des gens. Il y en a qui en meurent... »<sup>7</sup> Le discours de Coluche est donc niveleur, et tous ceux qui sont engagés politiquement ne peuvent supporter pareil nivellement. La désacralisation est poussée trop loin, puisqu'elle se fait volonté de modifier les allégeances partisans et citoyennes traditionnelles. Le vote Coluche était avant tout un désaveu cinglant de la forme que prenait la vie politique, du style adopté par l'ensemble de la classe politique. Il remet trop de choses en cause pour que ce discours soit accepté, et pour qu'il puisse être réutilisé favorablement par le pouvoir. Le réflexe d'autodéfense est instinctif chez les politiciens et les militants, quand il ne tourne pas au délire comme dans l'analyse que proposait Max Clos dans un de ses éditoriaux : « Coluche est l'aboutissement logique du processus de dégradation décrit ci-dessus. Par la dérision et la négation de tout ordre, ce manipulateur d'excréments annonce la fin du monde civilisé et l'avènement de l'âge de la bête ». Et la description des conséquences de l'acte de candidature de Coluche finit en fantasme : « La bête qui vivra enfin sans aucun risque, dans la sécurité d'un régime totalitaire fondé sur la force, au mépris de toute règle, dans l'ignorance complète d'une notion ancienne, confuse, oubliée, qui s'appelait les droits de l'homme. »<sup>8</sup>

Une vision aussi apocalyptique est la preuve tangible de la déstabilisation qu'a provoquée le discours de Coluche. Il heurte de plein fouet l'ensemble du système de valeurs de l'auteur, dans une remise en cause inacceptable de l'ordre démocratique, fait de raison et de citoyens éclairés. Voilà pourquoi les hommes politiques inventèrent très rapidement une parade pour éliminer le perturbateur, ce gêneur au sein d'une compétition entre « gens sérieux », entre « hommes responsables »... La pression contre Coluche va s'accroître dès que les premiers sondages donnent des chiffres dépassant les 10 % de personnes prêtes à voter Coluche. Dans ce contexte, le climat va s'alourdir considérablement avec la découverte du cadavre du régisseur de Coluche le 25 novembre 1980. L'exécution de René Gorlin (deux balles dans la nuque) fait peur à Coluche qui l'interprète comme un avertissement. Beaucoup vont d'ailleurs s'employer à accréditer cette thèse en espérant sans doute que l'hésitation de Coluche suite à cet incident se transformera en retrait. Plusieurs semaines après on apprendra que c'était la femme de Gorlin qui l'avait tué, mais l'exploitation de cette affaire avait produit les fruits espérés, Coluche était fragilisé, et son discours avait perdu de son impact, d'autant qu'une certaine censure va s'exercer à son encontre, notamment à la télévision, où il ne sera plus invité. À partir de là comme l'écrit Philippe Boggio, « Plus cette pression s'accroît, plus il réagira maladroitement, fournissant à chaque nouvel écart, chaque nouvelle mésaventure, des raisons supplémentaires à ses adversaires de dénigrer une candidature excentrique et envahissante. »<sup>9</sup> L'action qu'il a entreprise

finit par le dépasser. De nombreux groupes comptent sur lui et, de l'autre côté, il subit des attaques de plus en plus sévères et son discours commence à s'essouffler. Donc le 15 mars 1981, il se retire de la campagne. Dans un communiqué à l'AFP, il dénonce cette pression conjointe de la classe politique et des médias : « J'ai voulu remuer la merde politique dans laquelle on est, je n'en supporte plus l'odeur. J'ai voulu m'amuser et amuser les autres dans une période de très grande tristesse et d'un grand sérieux. C'est le sérieux qui vient de gagner. [...] Je me demande comment j'ai pu croire que ma candidature ferait rire les médias et les hommes politiques. Mais quand les uns font bloc et les autres font silence, ils créent un gros trou entre le public et le candidat, le meilleur moyen d'étouffer le candidat. [...] Messieurs les hommes politiques de métier, j'avais mis le nez dans le trou de votre cul, je ne vois pas l'intérêt de l'y laisser. Amusez-vous bien, mais sans moi. »

## **Le bouffon : un personnage en liberté conditionnelle**

Cet exemple nous permet d'apprécier l'ambivalence du statut du bouffon, en tant qu'intercesseur entre les gouvernants et les gouvernés. Soit il est une institution reconnue, payé par le roi, et alors il est fatalement à son service, en limitant à sa seule personne l'expression de la contestation et sous une forme si outrancière que tout le monde peut jouer au jeu du « c'est pour rire » ; soit il reprend réellement à son compte une partie des critiques populaires et il bascule alors dans la contestation, mais ses armes le disqualifient d'emblée sur le terrain politique. Dans ce cas, la dérision du bouffon est condamnée à l'échec. Il lutte contre le pouvoir sans vouloir le renverser, et celui-ci possède des armes bien plus puissantes qui écrasent, si nécessaire, la dérision. Le pouvoir est sûr de l'emporter au bout du compte. La façon dont la candidature de Coluche a été attaquée, phagocytée, et, finalement détruite, en demeure l'une des meilleures preuves. Le rituel d'inversion proposé par Coluche a pu devenir une démonstration de la force du pouvoir à rétablir l'ordre, après avoir laissé le bouffon « faire son numéro ». Le pouvoir instaure une norme dont il se disculpe en permettant que s'exprime la contestation, alors même qu'il sait qu'elle va lui permettre par la suite de relégitimer cette norme. Dans ces conditions, le seul moyen de « retourner » le pouvoir, indépendamment des révolutions, est d'agir en son sein, en suivant les modalités d'accès au système, ce qui est déjà reconnaître le système. Ainsi Coluche était-il condamné d'avance. Condamné à devenir un véritable homme politique, avec un programme et une image à défendre et imposer, ou condamné à disparaître, englouti sous les capacités auto-protectrices du système de pouvoir. François Mitterrand avait, après mûre réflexion, ouvert cette trappe en rappelant que Coluche était redevable certes des droits démocratiques de tout citoyen mais aussi des devoirs : « *Je jugerai Coluche sur ses propositions et sur sa politique. En attendant, j'estime qu'il a le droit en tant que citoyen de se présenter à toutes fonctions, y compris la présidence de la République, s'il le désire.* »<sup>10</sup>

Pour élargir notre propos, on peut donc constater que lorsque le pouvoir sait se prévaloir d'un principe de légitimité largement admis (ici le devoir de sérieux vis-à-vis de la démocratie), il a la possibilité de tolérer le bouffon mais aussi celle de limiter son intrusion dans le champ politique. À une autre époque, lorsque le pouvoir royal est devenu absolu, que le Roi de France se mettait en scène incarnant la nation toute entière, et que sa légitimité ne pouvait donc plus être mise en cause, Louis XIV fit progressivement disparaître les bouffons de sa cour. La montée de l'absolutisme rendait impossible la cohabitation ancestrale roi/bouffon, le souverain se voulant omniscient, seul centre d'intérêt au cœur de la société de cour. Louis XIV mit en place un système de gouvernement par auto-représentation spectaculaire. C'est la mise en scène du roi lui-même, dans des spectacles fabuleux, aux fastes sans pareil, qui servira de mode de contrôle sur les courtisans. Stratégie que décrit à merveille Jean-Marie Apostolides : « Le spectacle au xvii<sup>e</sup> siècle possède une fonction d'éblouissement. Il attire en même temps qu'il dissimule. [À Versailles] le roi se produit comme "idéal collectif du moi" et les sujets s'y identifient, non en tant qu'individus, mais en temps que membres du corps symbolique. C'est tous ensemble qu'ils sont le roi, en tant que groupe, en tant que nation et, plus tard, en tant que classe sociale. Le prince est l'objet du respect, de l'admiration, des désirs des sujets. Il incarne à la fois l'interdit et le modèle à imiter ; il représente ce qui est inaccessible tout en étant la seule valeur désirable. C'est de cette façon qu'il gouverne les hommes, en canalisant sur lui les pulsions libidineuses de ses sujets. »<sup>11</sup>

Le bouffon était mise en spectacle du roi, Louis XIV se met désormais lui-même en scène. Le bouffon se doit donc d'être chassé de la cour, le Roi devant rester seul sur scène. Le bouffon n'est plus à sa place à la cour, de même que Coluche, toléré ailleurs, n'a plus sa place dans une vraie élection. C'est cette expulsion qu'illustre Shakespeare dans sa pièce *Henry IV*. Falstaff, voyou que fréquente le fils du roi, fait office de « bouffon agressif et moqueur qui réduit la vertu par le ridicule, qui corrompt par la farce et l'insulte les choses les plus sacrées : les fils de roi, l'honneur, la gloire militaire, la justice et l'honnêteté. Il faut qu'il ne respecte rien : aucune règle établie, aucune hiérarchie ni valeur morale. Il bafoue, parodie, dégrade », écrit Henri Fluchère<sup>12</sup>. Or, à la fin de la pièce (deuxième partie, acte V, scène V) le jeune prince devenu roi renie ses fréquentations et se sépare de son bouffon d'ami sur un ton des plus menaçants, marquant ainsi la rupture avec son passé et sa volonté d'imposer son autorité et d'acquérir la légitimité nécessaire à l'exercice du pouvoir : « Je ne te connais pas vieil homme. Mets-toi à tes prières ! Que les cheveux blancs vont mal à un fou et à un bouffon ! J'ai longtemps vu en rêve un homme de cette espèce, aussi gonflé d'orgies, aussi vieux et aussi profane. Mais, étant réveillé, je méprise mon rêve. [...] Ne me réplique pas par une plaisanterie de bouffon. Ne t'imagines pas que je sois ce que j'étais. Car Dieu le sait et le monde s'en apercevra, j'ai rejeté de moi l'ancien homme, et je rejeterai ainsi ceux qui furent mes compagnons. [...] Je te bannis sous peine de mort, comme j'ai banni le reste de mes corrupteurs... »

Historiquement, le coup de grâce sera porté au bouffon par la philosophie des Lumières qui dénierait toute utilité au fol, n'en conservant que les traits les plus grotesques et refusant par là



*Quand le bouffon franchit le Rubicon : la candidature Coluche à la présidentielle de 1981*

même d'y voir un rôle quelconque à un second degré d'analyse. La folie domestique sera rejetée comme l'un des derniers vestiges d'une civilisation féodale à oublier très vite tant elle était inspirée par les ténèbres. Voltaire exprime bien dans la lettre qui suit, la pensée de son époque : « Nous étions tous un peu barbares. [...] Chaque prince avait son fou en titre d'office. Des rois ignorants, élevés par des ignorants, ne pouvaient connaître les plaisirs nobles de l'esprit : ils dégradèrent la nature humaine au point de payer des gens pour leur dire des sottises. »<sup>13</sup> Depuis, la Raison et les Lumières restent invoquées, puisque ceux qui font office de bouffons contemporains sont tolérés tant qu'ils ne vont pas trop loin, tant qu'ils ne bouleversent pas vraiment la règle d'un jeu qui n'a pas à supporter pareille moquerie puisqu'il est démocratique.

NOTES

1. B. POIROT-DELPECH, « Des anges au rire de sang », *Le Monde*, 16 décembre 1988.
2. Pierre GUIRAUD, *Les gros mots*, Paris, PUF (QSJ ?), 1983, p. 119.
3. Cité par R.-H. GUERRAND, *Les Lieux : histoire des commodités*, Paris, La Découverte, 1985.
4. Le Bébête Show, « Elysée 88 », Paris, Carrère Vidéo / TF1 Vidéo, 1988 et « Miracle ça marche », *ibid.*, 1988.
5. A. ZIV, J. M. DIEM, *Le sens de l'humour*, Paris, Dunod, 1987, p. 13-14.
6. Guy BEDOS, « la candidature de Coluche », *Le Monde*, 3 décembre 1980.
7. *Le Monde*, 22 novembre 1980.
8. Max CLOS, *Le Figaro*, 25 novembre 1980.
9. Philippe BOGGIO, *Coluche*, Paris, Flammarion, 1991, p. 316.
10. Déclaration à l'AFP, le 22 janvier 1981.
11. Jean-Marie APOSTOLIDÈS, *Le Roi-Machine : spectacle et politique au temps de Louis XIV*, Paris, Éditions de Minuit, 1981, p. 150.
12. Henri FLUCHÈRE, « Présentation des drames historiques », notes introductives à l'édition des œuvres complètes de Shakespeare, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1959, p. CLXI.
13. VOLTAIRE, Lettre à Horace Walpole du 15 juillet 1768, in *Oeuvres de Voltaire*, Paris, Garnier, 1878, T. XLVI, p. 80.